

l'ancre avant le jour; le vent du sud-est soufflait faiblement; nous ne pouvions sortir de la baie. Les Taïtiens voyant les voiles déferlées, se hâtèrent de venir dans leurs pirogues pour recevoir quelques marchandises de plus avant notre départ. A sept heures le vent sauta au nord-est et souffla grand frais, changement qui fut accompagné de coups de tonnerre et d'éclairs; nous nous éloignâmes de Taïti, et à dix heures nous atteignîmes la côte nord-est d'Eimeo; alors le vent faiblit de nouveau. Après avoir prolongé le récif de corail qui ferme le port de Talou, nous donnâmes dans l'entrée, et nous laissâmes tomber l'ancre par dix brasses d'eau. Ce port, qui mérite le nom de baie, est situé sur la côte nord d'Eimo, a une entrée large d'un quart de mille, et d'une profondeur prodigieuse; dans l'intérieur le fond est si clair que l'on y distingue parfaitement les branches de corail; de beaux arbres entourent cette baie, longue de trois milles et large de deux: quelque vent qui souffle, on n'aperçoit pas la moindre agitation à la surface de l'eau. Nous étions mouillés sous une montagne dix fois aussi haute que notre mât de perroquet, et perpendiculaire. La baie reçoit une rivière limpide, que l'on peut remonter jusqu'à deux milles en canot. C'est le port le plus sûr que je connaisse; il est environné, comme les rivages de Taïti, d'un terrain bas cou-

vert d'arbres à pain, de cocotiers et d'autres arbres. Quelques-uns sont d'une si grande dureté que nous ne pûmes les entamer avec la hache, et qu'il fallut avoir recours à la scie.

« Je vis ici pour la première fois un toupapo, ou mort exposé. La chair avait disparu; la peau, semblable à un parchemin, était étendue sur les os: les naturels semblaient nous voir avec répugnance l'examiner.

« Après le diner, le capitaine, deux frères et Pierre allèrent dans la penniche à l'endroit où Manné-Manné faisait construire sa pirogue: ils n'en rendirent pas un compte favorable; les proportions en étaient mauvaises. Le vaisseau fut constamment entouré de naturels et de beaucoup de femmes, qui par leurs gestes lascifs témoignaient un grand désir qu'on les fit monter à bord; elles eurent la mortification de ne recevoir aucun encouragement. Parmi les objets que les insulaires offrirent pour échange, il n'y avait pas de cochons, à cause du tabou qui avait lieu en ce moment dans toute l'île. Heureusement nous n'en éprouvâmes aucun inconvénient, car nous étions bien approvisionnés de vivres.

« Le 22 dans la matinée huit des frères ayant obtenu la permission du capitaine, allèrent dans le petit canot au fond de la baie pour laver leur linge à un ruisseau; ils revinrent bientôt. Nous

n'avions pas pris d'armes, dirent-ils. Une double pirogue et deux simples, toutes les trois pleines de monde, nous suivirent, et quand notre canot entra dans la rivière, nous vîmes un grand nombre d'insulaires tenant des bâtons à la main, qui couraient le long du rivage, d'autres avec des cliquettes faites en écailles d'huître, avaient l'air d'en appeler davantage. Lorsque nous débarquâmes, ils accoururent en foule de tous les côtés; cependant leur conduite fut tranquille; ceux qui avaient des lances, nous montraient de quelle manière ils s'en servaient. Comme ils devenaient à chaque instant plus nombreux, nous crûmes qu'il était prudent de tenir ferme nos paquets, et de regagner le vaisseau; la quantité de linge que nous avions apportée était peut-être trop considérable, pour qu'ils pussent résister à la tentation de s'en emparer.

« Nous avons eu toute la journée des pirogues autour du vaisseau; quelques insulaires n'avaient pour se soutenir sur l'eau qu'un bloc de bois; d'autres nageaient constamment. Si on leur jetait la moindre bagatelle, ils plongeaient à plusieurs brasses pour l'attraper, et manquaient rarement leur coup. La nuit fut très-sombre; vers onze heures l'homme de garde vit un insulaire tout nu qui se tenait dans les chaînes de haubans; il voulut le saisir; l'autre sauta dans l'eau et s'é-

chappa, emportant douze pieds du conducteur électrique.

« L'air d'admiration avec lequel une partie des naturels regardait le vaisseau, fit supposer qu'ils n'en avaient jamais vu dont la figure et les ornemens eussent autant captivé leur attention. Aucun d'eux n'était armé; cependant ils montraient des dispositions hostiles: c'est pourquoi on n'en laissa monter aucun à bord; malgré toutes nos précautions, ils trouvèrent le moyen de voler le gouvernail du petit canot qui était le long du bord. Pendant que nous étions à diner dans la chambre, une pirogue vint au-dessous de la poupe, et un grand gaillard s'appuyant sur le gouvernail, avança la main, et prit un livre qui était en dedans de la fenêtre de la chambre; il se retira aussitôt et plongea dans la mer. Nous entendîmes le bruit; nous nous levâmes, et dîmes aux naturels d'amener leur pirogue le long du bord; ils ne le voulurent pas absolument, et se mirent à ramer de toutes leur force pour regagner le rivage; les autres pirogues qui nous entouraient en firent autant. Jugeant qu'une action aussi audacieuse ne devait pas se pardonner, et que la clémence dont on avait toujours usé ne faisait que les encourager à de nouveaux larcins, on tira quelques coups de fusil chargé à petit plomb; alors les insulaires se

jetèrent à l'eau et se cachèrent derrière leur pirogue. Deux matelots se mirent dans le petit canot à la poursuite du voleur; ils ne purent l'attraper. Il éluda tous leurs efforts en plongeant comme un canard; ce ne fut qu'avec l'aide de la penniche, et en le menaçant d'un coup de fusil, que l'on finit par le saisir. Quand on l'eut amené le long du bord, il tremblait de peur qu'on ne le fit mourir, et s'efforçait de se jeter à la mer; mais on lui passa une corde autour du corps, on le hissa à bord et on l'attacha aux manœuvres, à la vue de ses compatriotes qui s'attendaient à lui voir infliger une punition. Pierre étant alors à terre, on tint le délinquant dans la même posture jusqu'au retour du premier. Les naturels voyant que l'on ne maltraitait pas le coupable, revinrent autour du vaisseau. Quand Pierre fut de retour, on le chargea de dire au voleur sous quel jour nous envisagions son offense, et que si lui, ou un de ses compatriotes en commettaient une semblable, il serait puni très-sévèrement; que dans ce moment nous le laissions aller, parce que nous ne l'avions pas averti des conséquences de son action. Il répondit qu'il ne le ferait plus, et partit tout joyeux.

« Sa promesse fut peut-être sincère; mais il ne put s'engager pour ses compatriotes. Vers une heure du matin on entendit nager un homme sous l'avant du navire tout près du câble, peut-être

avec l'intention de le couper. On lui tira un coup de fusil, et il s'enfuit précipitamment.

« Le 26 on quitta le port de Talou à six heures du matin : plusieurs Indiens nous suivirent dans leurs pirogues jusqu'au large; ils manifestaient un désir de trafiquer avec nous plus vif que pendant tout le temps que nous avions resté parmi eux. Nous n'avions pas eu beaucoup de rapports avec eux, ne nous souciant pas d'aller à terre en petits détachemens, de crainte qu'ils ne voulussent user de représailles pour la vengeance que Cook avait tirée de la chèvre qu'on lui avait volée. Nous observâmes que ceux qui vinrent le long de notre bord n'avaient pas envers les étrangers ces manières pleines de franchise et d'amabilité qui distinguent généralement les Taïtiens. Ils ne sont pas non plus aussi habiles dans leurs échanges, et à tous égards paraissent bien moins civilisés que ce peuple dont ils sont si voisins. La cause en vient sans doute de ce que les habitans d'Oulietea et des autres îles vont moins souvent chez eux que chez les Taïtiens. Il est certain en effet que le grand nombre d'arreoïs qui viennent chez ces derniers, non-seulement les forcent en vertu de leurs privilèges à exercer l'hospitalité, source de beaucoup de qualités sociales, mais par leurs manières aimables, leur connaissance des diverses îles et leur talent de plaire contribuent à éclairer

et adoucir les mœurs de ceux qu'ils visitent. Les insulaires d'Eimeo ne diffèrent d'ailleurs en rien de ceux de Taïti, excepté peut-être qu'ils ont des traits qui ressemblent davantage à ceux des peuples de l'occident de l'Asie, et qu'un plus grand nombre de leurs femmes est de petite taille.

« Nous ne vîmes pas beaucoup de pirogues : elles n'étaient remarquables ni par leurs dimensions ni par leurs qualités ; et il nous parut qu'ils n'en possédaient pas beaucoup.

« L'île semble avoir souffert de grandes convulsions, soit de tremblemens de terre, soit d'autres causes violentes. La plupart des montagnes sont hautes, aiguës, avec les flancs crevassés et raboteux, notamment autour du port de Talou. Les productions végétales sont les mêmes que celles des autres îles. Les insulaires n'ont pas pris beaucoup de soin des vaches que le capitaine Cook leur laissa, car on dit qu'elles sont devenues sauvages, et que personne n'ose les approcher ; il n'y a pas de taureau. Nous avions dessein de descendre à terre pour poursuivre les vaches et les porter ensuite à Matavaï ; mais comme tous les chefs étaient absens, on jugea plus prudent de renoncer à ce projet, de crainte d'être mal reçu par les naturels.

« Dans la soirée nous vîmes Tétouroa, terre basse, éloignée de vingt-quatre milles de Taïti ;

elle consiste en six à sept îlots très-rapprochés les uns des autres, peu élevés au-dessus du niveau de la mer, et couverts de cocotiers. Il n'est pas permis aux habitans de cultiver l'arbre à pain. Les monopoles sont donc aussi connus chez ces peuples encore dans l'enfance de la civilisation ! L'île appartient au roi Otou ; Manné-Manné en réclame la propriété. Les insulaires dont le nombre est à peu près de 3000, sont occupés à pêcher pour les chefs de Taïti ; ils rapportent en échange de leur poisson des fruits à pain et d'autres objets.

Le 26 Wilson revint dans l'après-midi à Taïti ; aux signaux qu'il fit, plusieurs frères arrivèrent dans une double pirogue et lui dirent que tout s'était bien passé, qu'ils n'avaient plus aucun motif de concevoir des alarmes de la part des naturels. Ceux-ci quittaient ordinairement la maison des missionnaires à six heures du soir et y revenaient régulièrement le lendemain de bon matin ; les chefs aussi se conduisaient très-bien. Depuis le départ de Wilson, les frères avaient fait un coffre à Manné ; il en était fort content. Pomarri venait de partir pour un autre territoire, en promettant de revenir dans un jour ou deux. Tout le monde était en bonne santé ; et quant aux provisions, les naturels continuaient à en apporter abondamment. Ces bonnes nouvelles firent grand plaisir à

tout le monde. Après que Wilson et les frères qui étaient à bord eurent pris congé de leurs amis, ils firent voile pour les îles des Amis. Le vent soufflait bon frais de l'est; on eut bientôt perdu de vue Taïti.

Le lendemain le *Duff* passa au sud de Houaheiné, d'Oulietea, d'Otaha et de Bolabola; le temps était beau et le vent favorable: on se dirigeait sur l'île Palmerston que l'on avait l'intention de visiter, puisqu'elle était sur la route. Le 1^{er}. avril on en eut connaissance un peu avant le jour, et quand on s'en fut approché, on mit à la mer la penniche et le petit canot. Les Anglais ne purent aborder sur l'îlot le plus au sud-est à cause de la violence du ressac: ils allèrent donc à l'îlot voisin, qui est le plus au sud-ouest; le débarquement n'y était pas beaucoup plus facile. Il survint un coup de vent et de la pluie; les embarcations retournèrent à bord de crainte d'accident. Le temps s'étant éclairci à huit heures, on fit une seconde tentative; quoique le ressac fût moins fort, parce que la mer avait baissé, on ne vit aucun endroit que les embarcations pussent accoster sans risque. L'îlot était couvert de cocotiers; on désirait s'en procurer. Le Taïtien Tom, le troisième maître et un matelot prenant chacun le bout d'une corde, se hasardèrent à affronter les brisans; effectivement ils mirent pied à terre sur

les rochers de corail qui composent le récif; mais ce ne fut pas sans avoir eu leurs jambes, leurs bras, et plusieurs endroits de leur corps coupés par les pointes des rochers. Ils avaient ensuite à faire un quart de lieue avant d'arriver sur la plage sèche, de sorte que la petite quantité de cocos qu'ils auraient pu apporter, n'aurait pas compensé la peine qu'ils auraient prise. A demi-marée nous observâmes une petite ouverture dans le récif; nous nous y engageâmes; elle était assez profonde pour que les embarcations pussent passer sans danger jusqu'à la plage, où l'on avait la facilité de mettre pied à terre sans se mouiller; et les canots n'étaient qu'à trois cents pieds de distance des arbres. On ne tarda pas à renvoyer à bord les embarcations remplies de cocos; elles revinrent ensuite en prendre une nouvelle charge, et on y ajouta de l'herbe pour les chèvres que l'on avait à bord.

Rien n'annonce que l'île Palmerston ait jamais été habitée. Une portion de pirogue que l'on vit sur la plage était probablement la même que Cook y avait aperçue dans son second voyage; la mer l'y aura sans doute poussée: cependant comme il y a des rats sur cette île, on se demande comment ils y sont arrivés? C'est peut-être avec la pirogue; mais où ces animaux s'y seraient-ils cachés? S'il y avait des hommes dans la pirogue,

on peut supposer qu'ils eurent beaucoup à souffrir de la faim : il serait donc absurde de penser qu'ils ne cherchèrent pas dans tous les coins de leur bateau pour y trouver quelque chose, et s'ils découvrirent un rat de supposer qu'ils l'épargnèrent. Il est donc plus raisonnable de penser que ces animaux y ont été poussés sur un arbre ou un tronçon de racine creux, qui leur servant auparavant d'abri, et ayant été arraché par une tempête, a pu être jeté sur ce rivage.

« Le 5 avril on vit l'île Sauvage; on n'en fut proche que lorsqu'il faisait sombre. En doublant l'extrémité septentrionale, on aperçut trois lumières, et sept autres sur la côte occidentale; leur mouvement fit croire qu'elles se trouvaient sur l'eau, et probablement dans des pirogues occupées à la pêche. Les naturels de cette île montrèrent des dispositions hostiles et farouches envers Cook et son équipage en 1774, lorsqu'il la découvrit; c'est ce qui lui fit donner le nom qu'elle porte, *l'île Sauvage*. La relation de cet illustre navigateur prouve le danger de débarquer au milieu des insulaires qui n'ont pas encore eu de communication avec les Européens, ainsi que l'absolue nécessité, lorsque l'on est obligé de prendre terre, d'être en état de repousser une attaque par la force. On peut regarder comme un axiome incontestable, que ni dans les endroits déjà connus où

les habitans se sont constamment conduits d'une manière hostile, ni dans les îles nouvelles que les voyageurs découvrent, on ne doit pas confier sa vie au pouvoir des sauvages; car ils sont en général si obstinément attachés à leur territoire et à leurs pirogues, si envieux de tout ce que nous possédons, et tellement persuadés que tous les étrangers sont leurs ennemis, qu'ils tâchent, soit par force, soit par adresse, d'ôter la vie à ceux qui sont assez malheureux pour avoir quelque confiance en eux, avant que des relations amicales aient été établies. »

On aperçut Eoua le dimanche 9 avril, et le lendemain on se dirigea sur Tongatabou. Les naturels de la première île avaient observé le *Duff* dès le premier moment, car une pirogue qui avait dû partir de l'île au point du jour, se trouva derrière le vaisseau à sept heures du matin. Cette circonstance fit grand plaisir aux Anglais, car elle annonçait que les insulaires recherchaient leurs marchandises, et qu'ils avaient confiance en eux. D'autres pirogues se joignirent à celle-là; on en distingua une fort grande qui avait une soixantaine de personnes sur sa plate-forme; elle allait à la voile, et marchait beaucoup mieux que le *Duff*, qui vint mouiller dans la rade de Tongatabou, à trois quarts de mille de distance de la petite île de Panghaïmodou.

« Les Indiens qui nous suivaient, dit le narrateur, étaient empressés de venir à bord; quoique nous fussions disposés à leur accorder tout ce que permettait la prudence, cependant ils étaient trop nombreux pour les admettre tous: on n'en reçut donc qu'une vingtaine; et en plaçant des sentinelles de chaque côté du pont, nous réussîmes à tenir les autres écartés, malgré leurs importunités continuelles. Ils offrirent à échanger des cochons, des fruits à pain, des cocos, des ignames, des lances, des massues; chaque homme en avait une, et divers objets façonnés avec beaucoup d'adresse; mais il demandaient un prix si élevé de toutes ces choses, que l'on n'en acheta pas beaucoup. Ni les Suédois, ni les Taitiens ne comprirent plus que nous le langage de ces insulaires; ce qui non-seulement augmenta la difficulté de commercer avec des traficans si fins, mais aussi nous embarrassa beaucoup pour savoir comment nous nous y prendrions pour l'affaire des missions, qui était d'une bien plus grande importance. Après le diner Fatafé, un des chefs, fut présenté au capitaine comme un personnage très-puissant à Tongatabou. Tout en effet annonçait en lui un homme d'un rang distingué. Il était âgé d'une quarantaine d'années, robuste et bien proportionné; il avait l'air ouvert, les manières aisées et nobles, le maintien assuré, la démarche im-

posante; l'attention qu'il donnait à tout ce qu'il voyait annonçait un esprit actif. Il parla beaucoup dans la chambre; mais tout ce que l'on put recueillir de ses discours fut qu'il était un chef puissant, qu'il y avait des hommes blancs sur l'île, et qu'il les amènerait le lendemain. Le capitaine lui fit présent d'une hache, d'un miroir et de quelques autres objets, et il s'en alla.

« Il venait de quitter le vaisseau, lorsque l'on vit deux Européens arriver sans hésiter le long du bord, et sauter lestement sur le pont. Quel plaisir nous éprouvâmes en les entendant parler anglais! sentiment qui prouvait à la fois et la nécessité d'un interprète et notre immense éloignement de notre patrie; car ces deux hommes, et surtout l'un d'eux, avaient tellement le caractère de la perversité empreint sur la figure, qu'en Angleterre toute personne honnête l'aurait pris pour un aigrefin ou pour un filou. Néanmoins malgré leur mauvaise mine, comme ils vont jouer un rôle dans cette relation, je dois donner quelques détails sur eux. L'un nommé Benjamin Ambler dit qu'il était né à Londres et que ses parens étaient cabaretiers; c'est un grand gaillard, hardi, parlant volontiers; il possède bien le langage de Tongatabou, et prétend qu'il l'a appris avec beaucoup de facilité. L'autre Jean Connelly, est un Irlandais, tonnelier de profession, et bien plus taci-

turne que son compagnon. Ambler nous a raconté qu'ils étaient partis de Londres pour la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, sur un navire qui en passant s'arrêta quelque temps aux îles de Saint-Paul et Amsterdam, pour y prendre des phoques, et ensuite vint aux îles des Amis pour s'y procurer des vivres; mais comme il n'avait que de vieux cercles à donner en échange, les naturels ne voulurent pas se défaire de leurs cochons. Cette circonstance engagea ces deux hommes et quatre autres à quitter le navire, car les viandes salées étaient si mauvaises, qu'on ne pouvait plus les manger, et en si petite quantité que l'on n'en avait qu'une mince ration. Ainsi craignant que les choses n'allassent de mal en pis, ils demandèrent leur congé au capitaine. Il le leur accorda, et ils débarquèrent à Anamouka. Un navire américain qui arriva peu de temps après, avait besoin de matelots; trois de leurs camarades s'y embarquèrent. Le quatrième, un Irlandais nommé Morgan, était resté à Anamouka. Quant à eux, ils étaient depuis treize mois à Tongatabou; ils n'avaient pas plus de trente-ans.

« Ambler nous dit que Fatafé était un grand chef qui gouvernait toute la partie orientale de l'île; mais que Tibo-Moumoué, vieillard très-âgé, jouissait d'un pouvoir plus étendu, et était regardé comme le roi de l'île. Il était malade en

ce moment, ce qui l'avait empêché de satisfaire son vif désir de venir à bord lorsque le vaisseau avait laissé tomber l'ancre; il avait dessein, s'il le pouvait, de nous rendre visite le lendemain, ou le jour suivant. Les louanges qu'Ambler et son camarade donnaient à ce vieux chef nous firent connaître qu'il se distinguait par son humanité envers ses sujets, et son hospitalité envers les étrangers. Ce rapport favorable encouragea le capitaine à faire part à Ambler du motif de notre arrivée, à lui parler du caractère et des talents des missionnaires, de leurs intentions bienveillantes pour les naturels, et à lui montrer les avantages que ceux-ci en retireraient, si on permettait aux frères de vivre tranquillement dans l'île. Ambler répondit que les naturels recevraient certainement les missionnaires avec plaisir, et les traiteraient bien; mais quant à leurs marchandises et leurs effets, il ne put pas donner l'assurance qu'ils seraient respectés. Connelly, qui semblait parler avec la candeur propre à ses compatriotes, s'exprima sur le danger que courrait la vie des missionnaires, s'ils avaient beaucoup d'outils de fer, et essayaient de se défendre contre les voleurs, qualification applicable à chaque habitant de l'île, quand il éprouve une tentation de ce genre.

« Quant à une maison, aucun des deux ne douta que Tibo-Moumoué n'en donnât une aux